Document generated on 04/28/2024 2:44 p.m.

24 images

Éloge de l'inachevé
Le Vent nous emportera d'Abbas Kiarostami

Michel Euvrard

Number 101, Spring 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24119ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Euvrard, M. (2000). Review of [Éloge de l'inachevé / *Le Vent nous emportera* d'Abbas Kiarostami]. *24 images*, (101), 40–40.

Tous droits réservés © 24 images, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le vent nous emportera d'Abbas Kiarostami

Éloge de l'inachevé

par Michel Euvrard

Le docteur et Behzad (Behzad Dourani).

Siah Dareh dans le Kurdistan iranien est un beau village auquel on accède par une route en lacets à travers des collines arides de sable. Sur cette route, dans un quatre roues motrices trois hommes, dont Behzad, grâce à qui nous avons des aperçus sur la vie du village et de ses habitants: un gamin, Farzad, prépare un examen duquel dépend la poursuite de ses études dans la ville voisine; le café est tenu par une femme, ce qui ne devrait pas étonner, dit-elle, car toutes les femmes ne sont-elles pas serveuses? Son hôtesse, la tante de Farzad, enceinte d'un dixième enfant, explique à Behzad que s'il ne voit dans le village que des vieux et des enfants, c'est qu'on est à la période de la moisson et que les jeunes sont aux champs. Près du cimetière, sur la colline qui domine le village, où Behzad doit monter à toute vitesse quand on l'appelle sur son portable pour que son interlocuteur l'entende, un homme creuse un puits; lui et Behzad ont une conversation, il donne à Behzad un fémur qu'il a trouvé dans la terre. Il va, plus tard, être pris dans un éboulement et c'est Behzad qui donnera l'alarme, c'est dans sa voiture que l'homme sera transporté à l'hôpital. Le vieux docteur qui fait sa tournée en moto expliquera à Behzad qu'il emmène récupérer la voiture, qu'il ne s'est pas spécialisé pour pouvoir soigner l'homme tout entier, que d'ailleurs il a peu de patients, ce qui lui laisse le temps de profiter de la nature.

On a là un matériau documentaire, quasi ethnologique, filmé dans l'esprit du cinéma direct, mais encadré, organisé, mis en perspective par la présence et l'intervention d'un élément fictionnel, Behzad (et ses deux compagnons invisibles, ou quasi) qui joue un rôle d'intermédiaire, de «passeur» entre les spectateurs et l'univers exotique, lointain, archaïque du village.

Behzad est aussi rattaché — par son téléphone portable, d'une manière comique, presque caricaturale, inédite dans le cinéma de Kiarostami — au monde contemporain, à la ville, à la modernité. Ces appels téléphoniques presque quotidiens donnent, de l'extérieur et d'une manière qu'on peut trouver artificielle, du mouvement au film, un rythme et une dynamique que son matériau ne possédait pas par lui-même.

Le vent nous emportera est un film délibérément lacunaire, incomplet: pour une part parce que Behzad est un observateur peu informé et distrait; il confond les lieux, les personnes, il a peu le loisir d'approfondir ses relations avec les villageois car d'autres préoccupations le requièrent: ses employeurs voudraient le voir revenir à Téhéran avec son matériel, et ses deux compagnons, fatigués d'attendre, désirent, eux aussi, rentrer.

Pour une autre part, Kiarostami, d'une façon un peu perverse, se dérobe ou se dispense de fournir des informations essentielles: qui sont Behzad et ses collègues? Que sont-ils venus faire à Siah Dareh? Attendent-ils que la vieille femme malade meure pour tourner un reportage sur ses obsèques? Meurt-elle finalement, comme peuvent le faire croire la lumière allumée en pleine nuit et l'activité des femmes dans une maison qui est peut-être la sienne, et cette procession de femmes dans les rues du village le matin venu, que Behzad photographie. Les trois hommes vont-ils commencer à faire ce pour quoi ils sont venus, ou repartir sans avoir rien fait? On ne le saura pas; on voit Behzad laver à grande eau le pare-brise de son véhicule, prendre dans la voiture le fémur offert par l'homme qui creusait un puits et le jeter dans le ruisseau où la caméra le suit au fil de l'eau…

Ces lacunes et ces obscurités entretiennent l'incertitude et, partant, la curiosité du spectateur; elles créent un suspense et le forcent à s'interroger, à avoir une attitude active. En même temps, elles lui signifient sa situation d'extériorité; il n'est, dans ce village, qu'un visiteur très temporaire, par l'entremise d'un guide imparfait. Il est et restera dépaysé — c'est le but, ou l'un des buts de l'exercice; outre ce qui lui est donné à saisir, par exemple, de la condition des femmes, de l'importance de l'école, il lui revient d'être sensible à la beauté et à la tranquillité du lieu, à l'hospitalité des gens.

Ce film, complexe dans sa conception, construit et maîtrisé dans son exécution, n'en donne pas moins une impression de fraîcheur et de spontanéité; combinaison rare, qui mesure la réussite de Kiarostami. ■

LE VENT NOUS EMPORTERA
Iran-France 1999. Ré., scé. et mont.: Abbas Kiarostami. Ph.: Mahmoud Kalari. Mus.: Peyman Yazdanian. Int.: Behzad Dourani, les habitants du village de Siah Dareh. 118 minutes. Couleur. Dist.: Remstar.